

Décembre 1999 N° 4

Service chrétien international pour la Paix   Groupe Volontaires Outre-Mer

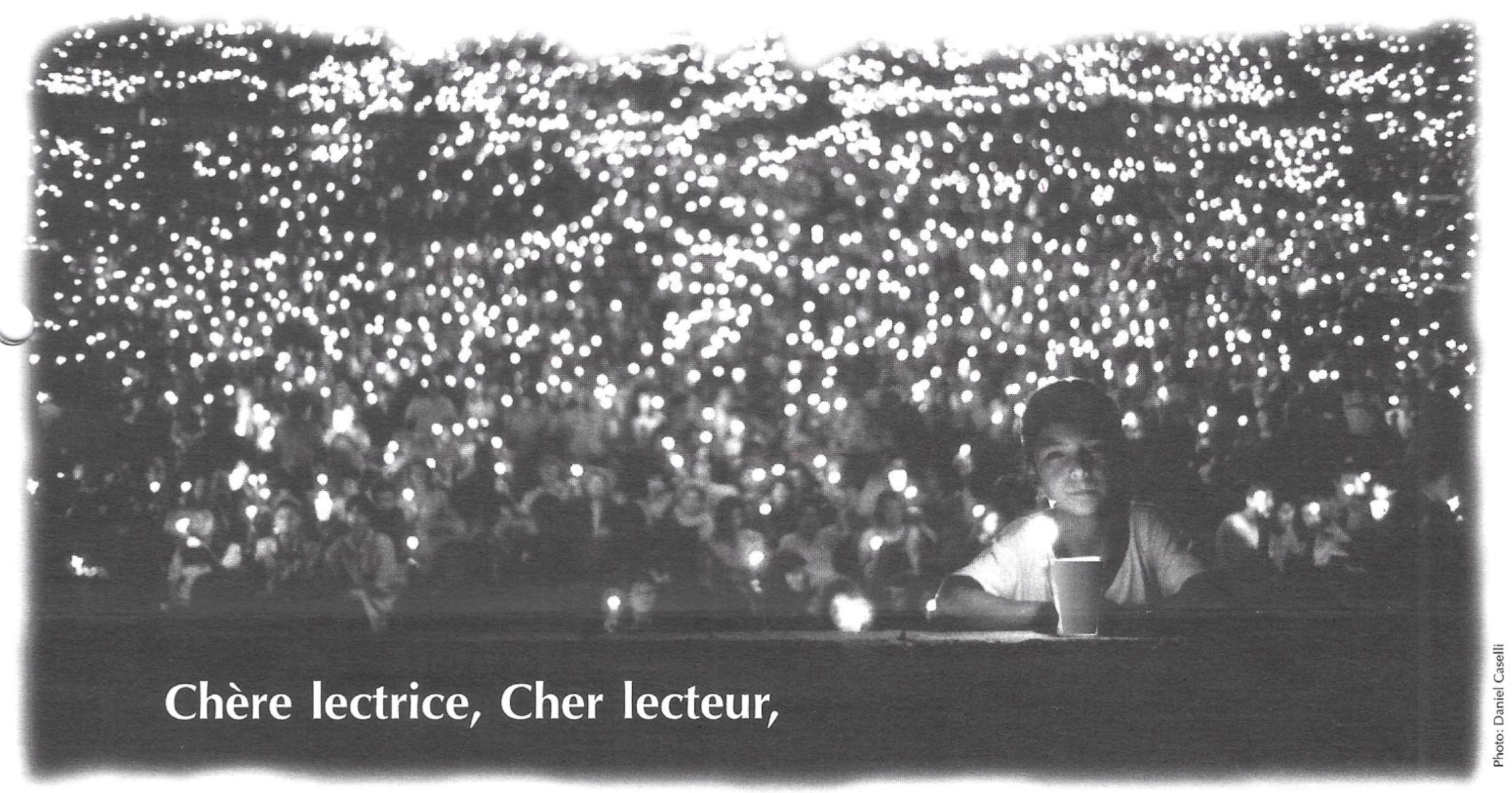


Photo: Daniel Caselli

Editorial

Voici une année déjà que notre bulletin paraît sous son nouvel habit. Nous prenons un grand plaisir à l'élaboration de chacun de ses numéros. Nous espérons que sa lecture vous procure une satisfaction égale. Nous l'avions pensé comme une passerelle entre la Suisse et le Sud, entre ceux qui vivent la réalité du terrain, nos partenaires, nos volontaires et vous. Nous sommes convaincus du bien-fondé de son existence.

Et pourtant la pérennité de notre journal nous cause bien du souci: en vertu des dispositions de l'art. 15 de la loi fédérale sur la poste, seules les associations pouvant se prévaloir d'un nombre d'abonnés à leurs journaux égal ou supérieur à 1000 pourront bénéficier des tarifs d'envoi préférentiels (ceux-là mêmes appliqués d'office aux gros titres...). *Nous avons jusqu'à 2001 pour y arriver; mais dès janvier prochain l'envoi de chaque numéro (18 cts) sera majoré de 20 cts. Ensuite, si nous ne parvenons pas à trouver le nombre d'abonnés nécessaire, les frais de port par numéro passeront à 70 cts, soit le prix de l'envoi d'une lettre. Point d'? deviendra un produit de luxe et n'y survivra pas!* Nous avons besoin de votre aide: abonnez-vous et/ou offrez un abonnement à vos amis, pour Noël, par exemple...

Noël, oui, Noël sera bientôt là suivi de peu par l'an nouveau. A l'aube de 2000, la rédaction vous présente ses meilleurs voeux pour la nouvelle année, et aussi pour le nouveau millénaire!!! Un grain de folie a envahi la rédaction? Peut-être, mais il est tellement rare de pouvoir émettre ce genre de voeux, c'était trop tentant. Et puis, de toute façon, des voeux on n'en formule jamais assez! Alors, du fond du coeur, nous vous souhaitons que la vie vous sourie! Nous souhaitons aux femmes et aux hommes de la planète bleue, 1000 ans de dignité humaine retrouvée! Une existence en harmonie avec la nature! Paix et solidarité...

Sommaire

Paroles de jeune

"Avec un bout de ficelle on s'amuse plus qu'avec des Nintendos en Suisse"

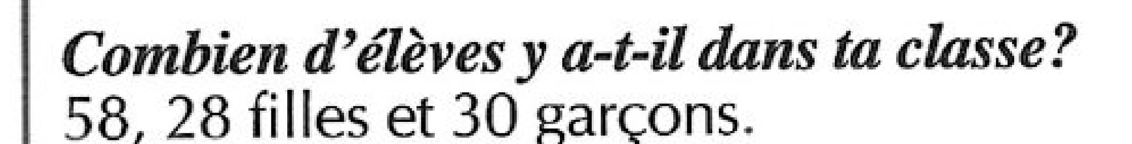
Né le 8 février 1986 à Matagalpa au Nicaragua, Pierre Carlos Luisier Fioretta a été scolarisé à Genève. En 1998, deux mois avant le Mitch, il est retourné avec ses parents* dans sa ville natale où il fréquente une école publique.



A l'école le matin...

Photo: Bernard Waeber

Pierrot, pourrais-tu nous présenter ton école?
Mon école s'appelle le Instituto Nacional Autonomo Eliseo Picado (INAEP). Je ne sais pas très bien qui était Eliseo Picada, d'ailleurs personne ne le sait. INAEP ou INEP est le plus grand collège public de Matagalpa. On y passe cinq ans, jusqu'au bac. L'école est immense. Il y a six classes parallèles par année. Nous avons des cours le matin de 07.30 à 12.15. L'après-midi, de 13.20 à 16.45, il y a d'autres élèves qui suivent des cours.
Nous payons un écolage mensuel de 20 cordobas, c'est peu comparé aux 300 cordobas d'une école privée. (1US$=12Cordobas; salaire minimal: ~600 Cordobas) Mais ensuite, il faut encore s'acheter un uniforme et le matériel, les cahiers, les crayons etc...



Combien d'élèves y a-t-il dans ta classe?
58, 28 filles et 30 garçons.

Les connais-tu tous par leur nom?
Non, pas par leur nom. Les garçons, je les connais tous. Mais pas les filles.

Comment as-tu vécu le premier jour de classe?
Les trois premiers mois j'ai d'abord fréquenté l'école primaire GUANUCA. C'est seulement en janvier, au début de la nouvelle année scolaire, que j'ai passé à l'INAEP. Eh bien, le premier jour de classe, à l'école GUANUCA, je me suis senti un peu comme un martien. Tous me fixaient. Et je n'osais pas regarder autour de moi. En plus, je ne parlais pratiquement pas l'espagnol.

Et comment te sens-tu maintenant?
Je suis bien intégré. Ce que j'aime beaucoup ici, c'est le contact ouvert et spontané avec les gens. Si, à Genève, je rencontre un ami dans la rue ou à l'école, nous nous disons "salut" et c'est tout. Ici, si je rencontre un copain on se dit d'abord "Hola! Que onda!", et puis on se met à bavarder et crier. En principe, les profs et les élèves me traitent comme les autres. Mais il y a toujours encore une petite bulle envers moi.

Es-tu le seul étranger?
Dans ma classe oui. A l'école il y a encore quelques Américains. Tout le monde aime les Etats-Unis, on croit que c'est le pays le plus fort, on dirait qu'ils sont hypnotisés.

As-tu un surnom?
"Pierna de pollo". Ça vient de mon prénom, Pierrot.

Tu portes un uniforme. Ça te dérange?
Non, pas du tout. Au contraire, j'aime l'uniforme. Nous avons tous le même uniforme: nous sommes tous égaux, "iguales", c'est super. Il n'y a pas de différence entre les riches et les pauvres. Les pauvres on les reconnaît éventuellement à leur visage. L'uniforme coûte cher, c'est un grand sacrifice pour eux. Mais sans uniforme, ils seraient peut-être à moitié nus.A l'école, on accorde beaucoup d'importance à l'apparition extérieure. Il faut être propre, bien peigné et avoir les souliers qui brillent. Sinon, on est mal vu.

Y a-t-il beaucoup de manifestations patriotiques?
Deux ou trois fois par mois il y a un "acto civico" où toute l'école est rassemblée avant le début des cours sur la grande place. - Et chaque lundi matin nous chantons l'hymne national nicaraguayen en classe. Ça se passe de la manière suivante: debout, tourner à droite, regarder le drapeau, main sur la poitrine...

Et sais-tu chanter l'hymne suisse?
Non. D'ailleurs je n'aime pas tellement les hymnes. Ca a quelque chose de militaire.

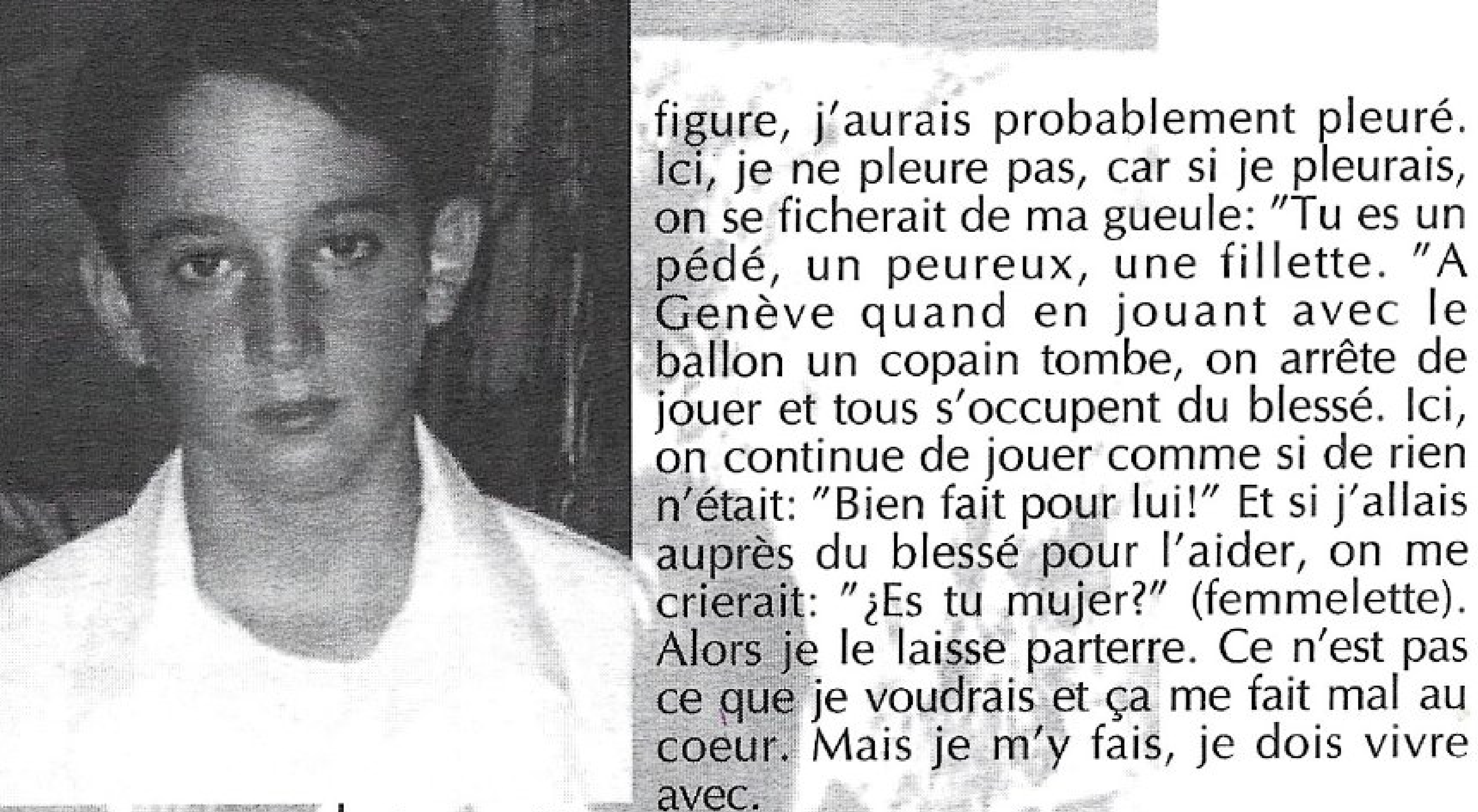
Et l'hymne nicaraguayen, le chantes-tu?
Bien sûr. Je n'ai pas le choix. Ici, l'hymne doit être super respecté. Et celui qui ne le respecte pas, est sévèrement puni: être expulsé des cours pendant une semaine, se faire baisser les notes, etc...

Quelle est ta branche préférée?
J'adore les maths, je m'y débrouille bien. D'ailleurs l'école m'a choisi pour participer aux olympiades régionales de mathématiques. Malheureusement, je suis tombé malade ce jour là.

Et celle que t'aimes le moins?
Je déteste l' "Educación civica". On n'y fait que de la morale, et quelle morale! Honnêteté, responsabilité, persévérance, tolérance, discipline et j'en passe. Une fois le prof a abordé le sujet de la sexualité. Il a dit qu'il n'y avait rien de mal à être amoureux etc, mais seulement un garçon avec une fille, rien d'autre. Et tous se sont mis à rigoler, le prof aussi. L'homosexualité est vraiment mal vue.

Et la discipline en classe?
Dans un cours de maths c'est aussi bruyant et chaotique que lors des travaux pratiques à Genève. Les profs passent beaucoup de temps à faire de l'ordre.





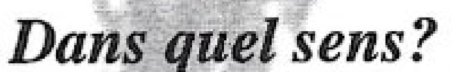
Pierrot

Photo: Bernard Waeber

N'est-ce pas ennuyeux pour toi?
Pas du tout. Ici, avec un bout de ficelle nous nous amusons mieux qu'avec des nintendos en Suisse.

Mais au fait, apprends-tu quelque chose?
Enormément. Peut-être pas tellement en maths ou en géo comme ce serait le cas en Suisse. Mais ce n'est pas grave. Par contre, l'expérience que je vis ici me permet de renforcer ma personnalité. Je vais rentrer plus fort que je ne l'étais en arrivant.

Dans quel sens?
Les gens ici sont certes très sympa et ouverts, mais en même temps aussi extrêmement vaches entre eux. Ils sont très durs et résistants. Ici, j'apprends à me payer la honte, j'apprends aussi à me défendre. Je n'ai jamais eu de bagarres aussi fortes en Suisse qu'ici. Si en Suisse j'avais reçu le ballon en pleine figure, j'aurais probablement pleuré. Ici, je ne pleure pas, car si je pleurais, on se ficherait de ma gueule: "Tu es un pédé, un peureux, une fillette. "A Genève quand en jouant avec le ballon un copain tombe, on arrête de jouer et tous s'occupent du blessé. Ici, on continue de jouer comme si de rien n'était: "Bien fait pour lui!" Et si j'allais auprès du blessé pour l'aider, on me crierait: "¿Es tu mujer?" (femmelette). Alors je le laisse parterre. Ce n'est pas ce que je voudrais et ça me fait mal au coeur. Mais je m'y fais, je dois vivre avec.



Que regrettes-tu en pensant à la Suisse?
Le football, la ratatouille de ma grand-mère et les bons profs de Genève (ça ne vaut pas pour tous!).

* Viviane Luisier et Gérald Fioretta, volontaires GVOM

Bernard Waeber, Coordination Unité (Managua)

Courrier

J'ai reçu votre dernier numéro de Pont d'?: Je vous en remercie.
Cela fait toujours plaisir de recevoir des nouvelles fraîches, et puis, je dois l'admettre, les "romans" qui vous tiennent absorbé dans leur lecture durant plusieurs jours (pour ne pas parler de semaines ou de mois), je n'ai plus le temps de les affronter.

Gabriele Banchini, Secrétaire d'Interagire, Locarno

Madame,
Depuis plusieurs années je soutiens, bien modestement il est vrai, votre mouvement et par lui je reçois votre publication. Autant j'admire sans réserve tout le travail accompli par vos nombreux collaborateurs, autant je déplore le ton et les propos de l'éditorial du N° 3. Son contenu rejoint tout ce que les médias tant parlés qu'écrits nous distillent presque journellement.
Je préférerais de beaucoup lire les expériences de tous les journalistes de toute tendance ou provenance vécues quotidiennement avec ceux à qui ils ouvrent leur porte et la manière avec laquelle ils ouvrent leur porte-monnaie. L'exemple est tellement préférable à la morale. Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à la présente qui n'attend aucune réponse.

Benjamin Monachon, Rivaz

Cher Monsieur,
Nous avons lu votre lettre avec attention, et nous vous remercions de nous avoir fait part de votre désapprobation. Loin de nous l'idée d'avoir voulu faire la morale à nos lecteurs. Il s'agissait d'un billet d'humeur et d'une interpellation face aux orientations politiques développées en Suisse dernièrement, pour susciter le débat.

Les rédactrices

La Suisse en cadeau d'anniversaire

Lucy Fallas est Costa Ricaine. Cet été, elle a passé 3 semaines en Suisse, invitée pour ses quarante ans par tous "ses enfants suisses" comme elle les appelle. Il s'agit là de jeunes, une majorité de stagiaires GVOM, qui ont trouvé chez elle, à Rivas, le gîte, le couvert et surtout de grands éclats de rire une chaleur humaine inaltérable.

Pouvez-vous vous présentez en quelques mots ?

Je m'appelle Lucy, je vis à Rivas. J'ai été mariée pendant 15 ans mais je vis depuis 4 ans seule avec mes trois enfants... Ce fut un peu difficile mais je ne me plains pas. J'ai pu aller de l'avant. Je me suis sentie plus indépendante. J'ai pu réaliser les rêves les plus forts. J'apprends beaucoup: c'est comme une école avec nos enfants. Je pense que cette expérience m'enrichit parce qu'elle m'apporte de nouvelles émotions, elle me donne l'envie de vivre. Chaque jour de travail pour ses enfants est un jour important (...). Il faut leur apprendre à vivre pour qu'ils puissent survivre dans un environnement un peu difficile. Il faut remplir leurs coeurs.

Lucy, comment est votre vie à Rivas, votre vie au sein de Montaña Verde?

La communauté est éloignée de la ville. Cela me plaît beaucoup parce que c'est un village en zone rurale où chacun peut se réaliser, comme femme où comme ce qu'on veut être. C'est une communauté où l'on peut offrir ses services. Moi, j'ai toujours été en contact avec le service de santé. Je travaille à Rivas comme "éducatrice de santé", avec un groupe formé par le Ministère de la Santé.

Et que faites vous exactement?

Je fais surtout de l'information pour la prévention des maladies et des accidents. Je coopère avec l'équipe de la clinique dans programme de soins primaires ainsi que lors des campagne de prévention du dengue, du choléra.

Et vous êtes membre de Montaña Verde?

Oui, je participe aux activités d'éducation qui se font dans les communautés en particulier aux ateliers sur les plantes médicinales. Les gens s'y intéressent de plus en plus. Dans ces localités, les gens ont souvent l'habitude de voir le médecin au moins 2 fois par semaine, ils sont complètement "intoxiqués" par les médicaments très forts qu'on leur prescrits. Pour soulager une partie du corps, ils endommagent aussi l'autre. Récemment, nous avons créé un jardin botanique, avec un espace "pharmacie familiale". Ceci a réveillé un grand intérêt chez les gens. Sabine* nous a été d'une grande aide avec ses connaissances en botanique. Maintenant, quand nous allons en visite chez une voisine, nous demandons toujours "Vous avez cette plante? Et puis vous avez celle-ci? Moi, j'ai celle-ci et celle-là. Il me manque l'absinthe, la menthe". Ces ateliers prennent de plus en plus d'importance. Les gens sont intéressés à avoir quelques plantes dans leur jardin pour diminuer un peu les traitements chimiques.


Lucy
Photo: Béatrice Faidutti

Etes-vous engagée dans d'autres activités au sein de Montaña Verde?

C'est une association qui m'a beaucoup apporté parce que c'est une association qui travaille avec l'environnement, et la santé et l'environnement sont intimement liés. Je pense que la protection de l'environnement concerne chacun de nous, pas seulement quelques uns. On peut vivre ça au sein de Montaña verde. L'association lutte contre des situations qui tendent à détruire l'environnement. Cela fait maintenant 4 ans que nous combattons un projet hydro-électrique qui doit se faire dans la région et dégrade notre situation sociale: Nous sommes tous voisins avec un niveau d'étude assez bas, alors, souvent, les personnes qui soutiennent ces projets en profitent; beaucoup de voisins se sont vus offrir de l'argent qui vient d'on ne sait où. Cette situation nous a amenés à un degré de lutte incroyable, presque à un niveau national, unis à d'autres groupes de tout le pays qui luttent eux aussi contre de tels projets. La lutte consiste à s'opposer au projet, préparer et éduquer les voisins afin qu'ils sachent se défendre. Nous réalisons aussi des ateliers dans différents endroits du pays où on parle des mêmes thèmes afin d'avoir plus de connaissances sur nos lois, sur l'environnement. Tout compte fait, on arrive à la même constatation: le gouvernement lui-même est partie prenante dans cette situation. Nous manifestons dans le district. Les média ne présentent pratiquement jamais de la réalité. Nous, nous le faisons. Et chaque fois, nous retrouvons un peu plus d'énergie pour continuer cette lutte terrible qui parfois nous épuise. Et nous poursuivons en pensant non pas au moment présent, sinon aux générations futures et aux ressources naturelles qu'il faut protéger pour elles.

Et maintenant, les voisins vous suivent?

Bien sûr que les voisins sont là et maintenant nous sommes encore plus unis. Il y a même maintenant des gens qui étaient restés à l'écart, qui n'étaient pas intéressés et qui, en voyant les conséquences pour eux-mêmes, "ont pris les armes", se sont levés et ont donné leur appui. C'est incroyable. Maintenant, ces gens luttent aussi car ils ont pris conscience que même s'ils sont éloignés géographiquement des projets, ils en subiront les conséquences. Alors, ils viennent nous voir et nous demandent des conseils sur la manière de combattre cette situation.

Vous êtes très active, avec vos 3 enfants, cette lutte à laquelle vous participez et vos aux autres activités dans l'association, avez-vous du temps pour vous aussi?

Bien sûr! Il faut savoir prendre du temps pour soi. Il y a du temps pour tout. J'en prends un peu pour moi et j'en profite bien.

Cela fait 2 ou 3 ans que vous accueillez des gens de GVOM chez vous. Comment cela a-t-il commencé ?

Et bien. C'est une situation très intéressante. Cela a commencé avec Pascale, biologiste volontaire GVOM chez Montaña Verde qui m'a demandé si j'étais d'accord d'héberger le premier stagiaire envoyé par GVOM. La première fois, ce fut un peu spécial. J'étais habituée à être seule avec mes 3 enfants, je ne pouvais presque pas dialoguer avec eux parce que ce sont des enfants. Quand le premier stagiaire est arrivé, il m'a apporté

une lumière dans la maison. Une chose très importante est que dès les premiers instants, il s'est senti comme faisant partie de la famille. Nous avons su, 1 mois avant son arrivée, comment il s'appelait, quel âge il avait... On me donne des informations avant leur arrivée. Alors, quand ils arrivent, ils font déjà partie de la famille.

Comment cela se passe entre les Suisses qui arrivent et vous et les enfants?

Il y a des différences culturelles, mais ils rentrent dans le moule d'une façon étonnante, et puis ils sont humbles. Presque tous ont une relation spéciale avec les enfants. Et mes enfants en profitent. Si c'est un homme, la plus petite s'identifie presque toujours d'une manière très particulière. Comme elle n'a plus son papa, alors elle se sent plus protégée, plus sûre, elle est plus tranquille. Et les autres qui n'ont pas de grand frère, l'accueille comme un grand frère. Et moi bien sûr, j'ai un fils avec lequel je peux parler de faits plus sérieux, et cela m'aide beaucoup. Quand c'est une femme, c'est la grande fille que je n'ai pas. Et c'est tellement difficile quand ils partent parce qu'on était habitué à avoir cette personne à la maison. Nous aimons beaucoup les voir arriver et les avoir: c'est quelque chose de différent, c'est la vie. Mais quand ils parlent de partir, c'est un peu de lumière qui s'éteint et c'est un peu douloureux. Peu importe: quand ils arrivent, ils amènent de nouvelles idées.

Et comment cela se passe pour eux? Avez-vous l'impression qu'ils vivent une expérience enrichissante?

Et bien, je pense que jusque à présent, ils se sont bien sentis et qu'ils ont eu une expérience totalement singulière: la vie ici est différente de la vie là-bas. Ils s'adaptent à la situation et je pense qu'ils changent un peu. Au moment du départ, ils aimeraient peut-être rester plus longtemps. Mais c'est difficile parce qu'ils doivent retourner dans leur pays et continuer leur travail et leurs études. Je pense qu'ils se sentent bien, ils l'ont exprimé de différentes manières. Et ceci est très agréable.

Vous êtes actuellement en Suisse. Ce séjour est un peu particulier, pourriez-vous nous racontez?

C'est une chose incroyable, comme un rêve irréalisable. Tous ces jeunes que j'ai accueillis ont fait un gros effort: Ils m'ont payé mon billet d'avion. C'est impressionnant. Jamais je n'aurais imaginé ça. J'espérais bien un jour aller en Suisse, mais je ne pensais pas que ce serait si vite. Quand ils m'ont invitée, je pensais que ce n'était pas possible, et encore quand je suis arrivée ici, j'ai pensé que je rêvais... Ils m'ont emmenée partout. Je crois que personne n'a pu voyager ici et visiter tant de choses comme moi je l'ai fait. Des endroits merveilleux. Et avec eux, j'ai partagé des moments que je retourne dans ma tête comme si c'était un rêve. C'est quelque chose de beau, mais beau, beau... Une histoire dans ma vie qui ne se reproduira jamais. (...)

Comment trouvez-vous la Suisse?

J'ai dit à Pascale en voyant ce pays depuis l'avion: "On voit là un pays très organisé, très ordonné, avec des lois qui fonctionnent au pied de la lettre". C'est ce que je pense de la Suisse. Que c'est très strict. C'est un pays très différent du mien. Ici, on peut voir le niveau d'étude des gens. Les jeunes doivent mettre beaucoup d'eux-mêmes pour pouvoir entrer dans un système si ordonné.

Vous pensez que c'est pour ça qu'il y a beaucoup de jeunes qui vont pour un temps à l'étranger?

Je pense que oui. En effet, c'est bien beau d'être toujours très en ordre mais ça peut aussi fatiguer un peu. Je ne veux pas dire par là que dans les autres pays il n'y a que du désordre mais il se peut qu'il y aie un peu plus de liberté. Les choses sont différentes, il n'y a pas tout le temps cette pression sur nous d'avoir une punition s'il arrive quelque chose.

*Stagiaire chez Montaña Verde

Sabine Brüschweiler

Départs

Fabienne (GVOM) "C'est génial de pouvoir partir, c'est encore plus génial quand on y est !" Et quand on est où? Au Guatemala bien sûr... que Fabienne Lagier, sociologue, a rejoint en septembre. Elle y effectue un stage dans le cadre de la promotion du Modèle d'Education Maya prôné par l'organisation Majawil.

Caroline (GVOM) Mi-octobre, Caroline Bozzoli s'est envolée pour Cuba. C'est à Santiago qu'elle effectue son stage, intégrant un projet culturel communautaire. Etant donné sa formation d'éducatrice du petit enfant, Caroline s'occupe des plus jeunes membres de cette maison de quartier, développant avec eux des activités autour des marionnettes.

Georgette (GVOM) Dès décembre, l'équipe de travailleurs sociaux de l'ONG nicaraguayenne Las Hormiguitas se verra renforcée avec l'arrivée d'une éducatrice spécialisée suisse. Il s'agit de Georgette Perret qui s'engage pour trois ans auprès des enfants travailleurs des rues de Matagalpa.

Fabienne (Eirene) Début de l'année 2000, Fabienne Robbiani partira pour une année en Irlande dans le projet Focus Point à Dublin. C'est un centre de rencontre et de contact pour des personnes sans abri. Il offre une aide à divers niveaux tels que le bureau de conseils, centre pour femmes et enfants, aide au logement et au travail, cafétéria, cantine...

Cédric (Eirene) Le premier civiliste suisse d'Eirene-CH est parti fin novembre 99 pour Désarmes (Haïti). Il est ingénieur forestier et s'occupera principalement de travaux dans les pépinières.

Lesley (Eirene) effectuera une mission court-terme à Désarmes (Haïti) pour un soutien pédagogique aux écoles. De plus, elle collaborera avec le groupe culturel pour la mise en scène de pièces de théâtre.

Stage

Stage dans un projet d'appui aux communautés paysannes au Niger

De décembre 1998 à mai 1999, j'ai effectué un stage dans le cadre d'un projet d'Eirene: Programme d'Appui à l'Autopromotion Paysanne - PAAP - au nord du Niger dans la région d'Agadez. Ce stage a été organisé par Eirene et s'inscrit dans leur programme de "stage d'acquisition d'expériences professionnelles" pour des personnes ayant terminé leur formation. Après des études en sciences politiques, il s'agissait pour moi d'une expérience pratique sur le terrain à la découverte d'une société du Sud et du travail de la coopération au développement, avant d'entreprendre des études postgrades dans ce domaine.

Le projet PAAP a ses bureaux dans la ville d'Agadez située à 1000 KM au nord de Niamey. Agadez est une ville d'environ 60'000 habitants, carrefour de peuples - Touaregs, Hawsa, Peuls et Arabes- et de routes commerciales historiques (une étape de la transsaharienne), un centre de négoce, une escale pour les caravanes entre les oasis du Nord et de l'Est et le Soudan Noir, au sens large. Le PAAP n'intervient pas dans la ville-même, ses appuis sont destinés aux populations d'agropasteurs touaregs dans un rayon de 150 km d'Agadez (principalement au nord dans le massif de l'Air). Les populations de cette région vivent principalement de l'agriculture, de l'élevage (chèvres et moutons), du trafic caravanier (dattes et sel contre des produits du sud; mil, étoffes, produits manufacturés...) et dans une moindre mesure de l'artisanat.

Eirene intervient dans la région depuis 1974. Son intervention avait alors le caractère d'un programme d'urgence dans un contexte de sécheresse et de famine. Par la suite Eirene appuya des petits projets tels la construction de puits et de barrages. La philosophie en vigueur était l'acquisition de techniques comme moyen de développement. En 1989, Eirene prend conscience que son intervention n'est pas assez ancrée dans les objectifs de la population, et que cela pose des problèmes pour la continuation des projets lorsqu'il n'y a plus d'appui externe. C'est à ce moment que naît le projet PAAP. Dans cette nouvelle conception de l'aide aux populations, Eirene insiste sur l'aspect de l'organisation du monde rural, il s'agit d'appuyer des groupements qui ont conçu un projet d'action. Pour bénéficier d'un appui, les personnes doivent s'organiser en groupements, proposer un projet et participer physiquement, par les travaux de construction et d'aménagement de l'environnement et, financièrement, par une participation d'environ 20% de la somme demandée, remboursable en un an. A ce jour, le PAAP soutient près de 300 groupements, soit environ 11'000 adhérents. C'est dans cette conception d'autopromotion que s'inscrit la "nigérisation" du projet PAAP: depuis 1997, l'équipe est entièrement nigérienne, et le PAAP s'achemine actuellement vers la création d'une ONG nigérienne indépendante, prévue pour l'an 2000.

L'objectif du PAAP est, par le biais d'une animation conscientisante et un appui matériel et financier, de renforcer les capacités organisationnelles et techniques de groupes de paysans, afin qu'ils maîtrisent eux-mêmes l'amélioration durable de leurs conditions de vie. Le PAAP propose de l'aide principalement dans les domaines suivants: animation et conscientisation; octroi de petits crédits liés à une formation en matière de gestion des crédits; formation en matière d'aménagement de l'environnement; programme d'alphabétisation et promotion de la non-violence.

Mon travail de stage s'est déroulé au sein du secteur "Appui Matériel et Financier" -AMF- du PAAP. Ce secteur qui s'occupe d'accorder des appuis matériels (pour des constructions) et financiers, sous forme de subventions pour des constructions communautaires, et sous forme de crédits pour des activités génératrices de revenus (petits commerces, chameaux d'exhaures pour irriguer les jardins, embouche ovine, reconstitution de cheptel, commercialisation du bétail...)

Mon stage a coïncidé avec la transformation d[illegible] secteur AMF. Ce changement implique une distribution du fonds du secteur aux groupements, afin qu'ils le gèrent eux-mêmes, dans l'optique de responsabiliser les populations et à plus long terme, de mettre sur pied des Caisses d'Epargne-Crédit.

Ma tâche consistait à remettre un peu d'ordre et à organiser le secteur que son responsable avait abandonné, laissant son assistant seul à la barre. A mon arrivée j'ai commencé à trier les innombrables dossiers de demandes de crédits et de subventions entassés pêle-mêle. Ensuite mon travail a principalement consisté en la rédaction de la correspondance avec les groupements de paysans, en l'organisation du travail du secteur AMF (rédaction de documents, préparation des réunions, des comités et forums, comptes-rendus, mise à jour de la situation financière des groupements...). Il est apparu que le remboursement des crédits posait problème, c'est pourquoi il a fallu cesser les prêts. Nous avons ensuite organisé des forums de sensibilisation sur la question du remboursement avec les paysans dans toutes le[illegible] zones d'intervention du PAAP. Le travail a porté se[illegible] fruits et avant mon départ, plusieurs anciens crédits ont été remboursés. J'ai aussi participé à la mise en place du nouveau fonctionnement du secteur, c'est-à-dire à organiser la répartition du fonds de l'AMF entre les groupements, ainsi que la préparation de formations en gestion et comptabilité qui seront dispensées aux groupements, avant qu'ils reçoivent leur part du fonds de l'AMF.

En conclusion ce stage s'est très bien déroulé, j'ai pu apporter un appui au secteur AMF, acquérir une expérience professionnelle qui me sera très utile, découvrir le mode de vie et la culture d'un pays pauvre du Sud, me rendre compte des besoins de ces populations et du genre d'appuis qui peut être apporté. Cela a aussi été l'occasion de découvrir les philosophies de l'aide au développement, et à ce propos, l'approche autopromotionnelle du PAAP m'a beaucoup intéressée. En résumé ce stage a été très positif et après un petit passage par l'université je me réjouis de repartir.

Chloé Miéville

Manifeste pour une culture de la Paix et de la Non-violence

L'an 2000 doit être un nouveau départ, l'occasion de transformer - ensemble - la culture de la guerre et de la violence en une culture de la paix et de la non-violence . Pareille transformation exige la participation de chacune et de chacun, et doit offrir aux jeunes et aux générations futures des valeurs qui les aident à façonner un monde plus juste, plus solidaire, plus libre, digne et harmonieux et plus prospère pour tous. La culture de la paix et l'épanouissement de chacun.

Conscient de ma part de responsabilité face à l'avenir de l'humanité, et en particulier des enfants d'aujourd'hui et de demain, je prends l'engagement - dans ma vie quotidienne, ma famille, mon travail, ma communauté, mon pays et ma région, de:

1. Respecter la vie et la dignité de chaque être humain sans discrimination ni préjugé;
2. Pratiquer la non-violence active, en rejetant la violence sous toutes ses formes: physique, sexuelle, psychologique, économique et sociale, en particulier envers les plus démunis et les plus vulnérables, tels les enfants et les adolescents;
3. Partager mon temps et mes ressources matérielles en cultivant la générosité, afin de mettre fin à l'exclusion, à l'injustice et à l'oppression politique et économique;
4. Défendre la liberté d'expression et la diversité culturelle en privilégiant toujours l'écoute et le dialogue sans céder au fanatisme, à la médisance et au rejet d'autrui;
5. Promouvoir une consommation responsable et un mode de développement qui tiennent compte de l'importance de toutes les formes de vie et préservent l'équilibre des ressources naturelles de la planète;
6. Contribuer au développement de ma communauté, avec la pleine participation des femmes et dans le respect des principes démocratiques, afin de créer, ensemble, de nouvelles formes de solidarité.



2000 ANNEE INTERNATIONALE DE LA CULTURE DE LA PAIX
Fax: 0033 3 44 86 39 07 - www.unesco.org/ manifesto 2000

UNESCO

Réalités

Des nouvelles du Pérou...

Olivier Klopfenstein est garde-forestier. Il vit depuis 2 ans au Pérou, le pays de sa femme Martha, dans la région de Cajarmarca. Le déboisement y est particulièrement important et risque d'avoir de graves conséquences, Olivier tente de sensibiliser la population à l'écologie en mettant d'abord l'accent sur l'éducation des enfants.

Je commence par ce qui est à vrai dire un peu mon enfant chéri: Pogoquito. C'est la plus petite de "mes" écoles (environ 15 enfants), située à 1h½ de marche de San Marcos. Il y a env. 7-8 pères de familles, dont seulement 4 vivent en permanence dans le hameau. Donc, au départ, pas vraiment les conditions idéales pour travailler. Il fallait au début résoudre le problème de l'eau et en plus, l'école ne disposait que d'un petit peu de terrain à cultiver. Nous avons construit une captation et un réservoir d'une contenance de 2600 litres, qui nous assure à présent un approvisionnement régulier. Ce fut assurément un travail très conséquent qui nous a pris près d'une année. La raison en est que tout se fait à la main et qu'il y a peu de gens pour travailler. Qui plus est nous avons dû amener tout le matériel à dos d'âne (env. 200 voyages , l'aller-retour se faisant en 5 heures en raison de la charge). La captation même s'est révélée plus difficile que prévue en raison du terrain instable où sortait l'eau. L'installation est utilisable depuis janvier, même si les finitions restent à faire. Ce terrain est très pauvre et passablement dégradé : Il nous faudra sans doute plusieurs années pour le récupérer. Il a été semé une première fois de maïs et de blé ce qui nous a donné une première récolte qui a été en partie vendue (...).

Carbon, l'école la plus éloignée, 2h½ de marche plus une heure de collectivo (bus local) plus les temps morts. Une septentaine d'élèves. Condition de travail difficile en raison de l'accès, sans parler du climat puisque l'école est située en plein vent, à env. 3800m. d'altitude. Nous avons commencé à fermer le périmètre du jardin (...) et tenté la construction de quelques serres dans l'idée de cultiver des légumes comme les carottes, les salades ou des tomates ce qui ne serait pas possible en plein air vu le froid ambiant. J'ai fait quelques mesures lors de la construction de la première serre: l'air était à une température de 17° (3° la nuit), le sol arrivait déjà à 28° et dans la serre la chaleur s'élevait à 38°! C'est encourageant, mais ça ne solutionne pas tout, loin s'en faut. L'avenir nous dira si ça vaut vraiment la peine. En attendant, on récolte des radis, alors qu'il gèle la nuit.

Une mentalité d'assistés

Nous avons cherché surtout à inciter les gens à se prendre en main par eux-mêmes, mais le gouvernement, avec toute sa puissance, travaille principalement dans un sens contraire et développe chaque jour davantage une mentalité d'assisté, de mendiant au sein de la population locale. Les gens se sont habitués à recevoir des cadeaux les plus divers, à être pris en charge comme des enfants par un gouvernement chaque jour plus autoritaire et à ne plus s'investir dans la vie communautaire ou politique.
Des villages, vivant principalement des cultures de haricots se voient offrir une aide alimentaire, sous

forme... de haricots; un poste de santé d'un petit village va recevoir un équipement de rayon X, alors qu'il n'y a pas de courant au village. La misère se fait de plus en plus grande, tandis que l'industrie des articles de luxe voit ses bénéfices augmenter et que les hôtels cinq étoiles apparaissent à Lima, comme des champignons après l'orage. Toute cette misère, cette injustice, génèrent une violence qui croit inexorablement. Le gouvernement se vante d'avoir mis fin au terrorisme alors que tout le monde sait que la délinquance galopante est en train d'être à l'origine de décès encore plus nombreux que ceux occasionnés par ce même terrorisme. On tue pour voler une voiture, pour une télévision, pour quelques soles. On vole du bétail, les câbles à haute tension des lignes électriques, des objets d'art religieux; on attaque des bus de ligne, la fausse monnaie envahit le commerce et on va même jusqu'à rouvrir de nuit les tombes récentes pour enlever les vêtements des morts et les cercueils, qui seront revendus clandestinement! Le vol est devenu une façon courante de se procurer ce qu'on ne peut s'acheter. La corruption omniprésente des institutions étatiques, l'absence de valeur morale de la classe politique incitent une part croissante de la population à se croire tout autorisé. La misère n'augmente donc pas ici d'un point de vue matériel sinon aussi par cette perte de plus en plus importante des valeurs morales.

S'unir autour d'un projet commun

Pour en revenir sur mon travail ici, je dois dire que le côté le plus négatif pour moi est d'avoir trop souvent l'impression de travailler avec des fantômes! Mon travail avec les écoles est rendu très difficile à organiser avec les professeurs en raison des innombrables fêtes, anniversaires, commémorations, jours fériés, vacances et autres cours de formation, "entrega de documentos", sans compter les maladies, congé maternité, réels ou non. J'avais en son temps calculé que les élèves ne devaient compter au plus que sur 400 heures réelles d'enseignement à l'année, mais on m'a signalé depuis que des études tout à fait sérieuses avaient été faites sur ce sujet: je serais encore trop optimiste, puisque les résultats font état d'une moyenne de 200 heures pour les écoles de la campagne! Dur, donc, d'avancer dans ces conditions. Je reste convaincu de l'importance de mon travail ici, même si le contexte ne s'y prête pas vraiment. Je cherche inlassablement à inciter les communautés à s'unir autour d'un projet commun, mais la tendance générale est actuellement inverse. Les communautés locales sont souvent d'origine récente et peinent à exister vraiment. Même la maintenance d'infrastructure de nécessité vitale comme une route et surtout un réseau d'eau potable n'arrive pas à susciter une gestion coordonnée, régulière et efficace de la part des populations concernées. Parallèlement la dégradation des conditions de vie à la sierra mène à une certaine instabilité des gens, à un éclatement des familles aussi (...).

Enfin, du côté des professeurs, beaucoup ne voient leur affectation que d'un point de vue provisoire. En raison des conditions de vie souvent ingrates auxquelles ils sont soumis à la campagne, tous se livrent à un carriérisme effréné, dans le but de se rapprocher de San Marcos ou de Cajamarca où les attendent des conditions de vie quand même plus décentes. On ne peut pas vraiment les en blâmer. En attendant, il n'est pas facile de les intéresser à un projet à long terme. Cette absence de vue à long terme est d'ailleurs une caractéristique tant des autorités locales que des populations. L'instabilité politique ainsi que la précarité des conditions de vie en sont probablement les raisons. Mes espérances et ma motivation dans tout ça? Elles n'ont pas changé, pas faibli. J'aurais plaisir à dépeindre une situation idyllique, fleurant la rose à chaque page, mais ce serait mentir. C'est bien parce que ce n'est pas le cas que nous sommes ici aujourd'hui. Je trouve la volonté de continuer dans les milles petits côtés positifs de mon travail, dans l'attitude des gens que je côtoie chaque jour, qui m'observent, s'intéressent réfléchissent et se remettent en question, parfois. Des années d'ornithologie m'avaient déjà appris la patience, bientôt deux années passées ici m'ont enseigné aussi une certaine humilité. C'est je crois un sentiment également enrichissant.

Olivier Klopfenstein

Changement d'adresse
Cécile Hétault
Ch. de la Prairie 9
1720 Corminboeuf

JAB 2400 Le Locle



Adresses

GVOM: B. Faidutti Lueber, Thunstrasse 103, 3006 Berne
EIRENE: N. et F. Godi-Glatz Consulting, Ch. du Franoz 11, 1038 Bercher
Web: www.home.worldcom.ch/gvom
Abonnements: 4 parutions par an: Frs 12.--
Abonnement de soutien Frs 20.--
Rédactrices: B. Faidutti Lueber, N. Godi-Glatz
Ont participé à ce numéro:
Textes B. Waeber, S. Brüschweiler, C. Miéville, O. Klopfenstein, B. Faidutti, N. Godi-Glatz
Photos: D. Caselli, B. Waeber, B. Faidutti
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: A. Monard, La Chaux-de-Fonds
Journal adressé aux membres GVOM et EIRENE ainsi que sur abonnement
Comptes de chèque: GVOM, CCP Lausanne 10-20968-7, EIRENE, CCP La Chaux-de-Fonds 23-5046-2